

Christian Prigent

TXT, bilans

Entretien avec Nathalie Quintane



P.O.L

TXT, BILANS

Nathalie Quintane : – *Etes-vous d'accord sur cette division en deux périodes de TXT : la première, militante, théorique, radicale (1971-1973), la seconde, de « retour aux textes » ? Je précise : n'est-ce pas vous (et d'autres) qui avez donné le signe que la période théorique « dure » s'achevait et qu'on entrait dans une autre (création/lectures publiques) ?*

Christian Prigent : – Je vois plutôt trois périodes (mais c'est une reconstruction rétrospective qui ne rend pas vraiment compte de l'aventure réelle que fut TXT – beaucoup moins a priori programmée, beaucoup plus erratique et hésitante qu'on croit, ou fait semblant de croire).

Il y a eu l'enthousiasme inaugural : disons 1969/1972. Trois ou quatre années dominées par un effort d'arrachement iconoclaste aux implicites de « l'idéologie poétique », une boulimie (pour ce faire) de lectures théoriques, la fascination disciplinaire pour le travail fait par *Tel Quel*, la croyance en une machinerie révolutionnaire, largement *collective*, de pensée et d'invention avant-gardistes. Assez vite cependant (dès le n° 5 de la revue, en 1972), *TXT* fait le constat d'une différence avec ce qui se lit majoritairement dans *Tel Quel* (ça concerne les *textes littéraires*, le choix du mode « carnavalesque »...). Le questionnement de cet écart oriente les choses un peu autrement. Mais le court-circuit politique maoïste de 1971/72 (tel que le condense la formule « il n'est d'avant-garde que politique ») crispe tout et fige le processus : la plupart d'entre nous font le choix de l'action politique, les autres s'éloignent, la revue cesse de paraître pendant deux ans.

La seconde période correspond à la sortie de la politique sous cette forme activiste et exclusive. C'est en 1973. La revue reparait avec un numéro sur Denis Roche (1974) qui tente de reprendre à zéro la question du « langage poétique » et de penser un « avant-gardisme » délié de la perspective politique sous sa forme révolutionnaire marxiste. D'où le recentrage sur les *textes*, et le souci, revenu, de composer des *livres*. L'échéance de cette phase, c'est l'entrée chez Christian Bourgois (*TXT* n° 9, 1977), après un numéro que je crois décisif (le n° 8, avec ses longues tranches de fiction). Et la création de la *Collection TXT*. On peut admettre que cette période va jusqu'à 1981, date à laquelle Bourgois met fin à son soutien.

La fin de « *TXT* chez Bourgois » correspond à l'accentuation, partout alentours, des actions de liquidation de ce qui restait des postures avant-gardistes. Et, dans la foulée (là était le problème), à toutes les formes de « retour à... » et de « néo-cesti ou cela » : néo-lyrisme, retour au roman, nouvelle philosophie, etc. La plupart des ex-telquéliens sont à la pointe de ce combat réactionnaire (leur œuvre littéraire ne s'en relèvera pas) et le magazine *Artpress* en est l'organe principal. Pour *TXT*, la période qui s'ouvre alors sera celle d'un effort de résistance à la liquidation régressive et de refondation des critères d'« expérimentation », de « modernité », de « nouveau », etc (voir l'intitulé de *TXT* N° 13 : « au delà du principe d'avant-garde »). Et ce, jusqu'à la fin (1993), au fil de l'arrivée imprévue de propositions d'écriture qui forçaient à chaque fois à reconsidérer les critères dont je parle. L'une de ces « propositions » (la toute première, à vrai dire, pour nous – et certainement l'une des plus décisives) étant, en 1979/80 (ça correspond aux premiers festival *Polyphonix*, à Paris), la rencontre avec les diverses formes de la poésie dire *sonore* (ou *action*, ou *performance*, etc.) qui impulse une sorte de passage, à la fois à l'*acte* (à la scène, à l'oralité), à la fois à la *pensée pratique* (la théorisation de « la voix-de-l'écrit »).

N. Q. : – *Si une revue (comme TXT) est (aussi) une entreprise pédagogique et tactique, penses-tu que TXT a bien rempli ces objectifs ?*

Ch. P. : – Les objectifs poursuivis par une revue sont toujours plus ambigus et plus retors qu'on dit et que ne le déclarent explicitement ceux qui font ces revues. Il n'est pas de revue qui ne soit pour ceux qui la publient une entreprise d'auto-publication, d'auto-défense et d'auto-illustration. *TXT* n'aura pas dérogé à cette règle. Après, il y a le mode (plus ou moins rêvé) d'action dans le champ (l'édition, les médias, la « vie littéraire »). Questions : comment avancer un certain nombre de pions (des écrits) dont le champ ne puisse pas ne pas tenir compte et dont, au bout de ce compte, il se trouve un tant soit peu transformé ? Là est la

dimension tactique : comment faire publier, diffuser et lire les formes du nouveau – ou de ce qu'on pense être effectivement le nouveau : à savoir ce qu'on écrit soi-même et qu'écrivent les « amis ». Deuxième question : comment, dans le même champ, jouer quelques coups (quelques pensées quant aux textes proposés, quant à leur rapport à l'écriture en général, à l'histoire littéraire, à la culture, à la civilité, etc.) qui aident le champ à mieux comprendre et à mieux accepter ce dont il s'agit. Là est la dimension pédagogique. Elle concerne la médiatisation, la socialisation des textes, l'effort pour en lier autant que faire se peut l'excentricité aux critères de réception communément admis.

Une revue (en tout cas une revue comme *TXT*) se donne effectivement pour mission d'affronter cette double question. Je ne crois pas qu'on puisse contester que *TXT* l'ait fait. Il y a eu dans cette revue un énorme travail militant, une passion, même, de l'explication – et pas mal d'énergie guerrière à ferrailer avec les résistances partout disposées dans la champ dont je parle. De même dans de multiples *entretiens*, et dans les livres (les essais de Clémens, les miens...). Mais il n'y a d'action, là, que « restreinte ». Je ne suis pas celui qui peut le mieux juger de l'efficacité qu'aura eue cette action. Je me dis seulement (pardon pour la vanité – mais c'est au vu de l'image que m'en renvoient aujourd'hui quelques jeunes écrivains et quelques chercheurs universitaires) que si les années 1975/1990 n'auront pas été seulement, pour l'invention littéraire en France et l'effort de penser cette inventivité, un temps de régression triomphale, le travail productif et pédagogique de *TXT* y aura été pour quelque chose.

N. Q. : – *Une revue comme TXT semblait aussi « répondre », à l'époque, à une certaine « haine » de la poésie, à son désaveu, à son abandon. Que penses-tu de la « situation » contemporaine ? (haine, désaveu, indifférence, autre ?).*

Ch. P. : – Parce qu'elle était faite par des « poètes » déçus par ce qui se publiait sous ce nom à l'époque et conscients du caractère inopérant et obsolète de ce qu'ils avaient commencé à publier eux-mêmes, la revue *TXT*, à la fin des années 1960, a relevé le défi d'une poésie paradoxalement faite d'un refus de la poésie (lexique esthétisé, pose sublimée, bazar irrationnel, mièvrerie sentimentale, extases bucoliques, emphase expressionniste, etc.). Rien de bien neuf : c'était continuer Bataille, Artaud, Ponge, Denis Roche (et, bien en deçà, creuser le soupçon et poursuivre le mouvement de récusation initiés dans les années 1870). Ce que ça a donné est dans des livres, on peut y aller voir. Peut-être, rondement dit, est-ce que ça aura surtout tenté de retrouver une vitalité du langage poétique ailleurs que dans la... poésie (la forme du poème) : dans la prose narrative, dans la performance orale, dans des montages cut-upés et mis en boucle, etc... Mais rien ne fait longtemps pièce au penchant de l'opération poétique à toujours retomber là vers où la font sempiternellement pencher la vieille assignation lyrique, le lourd souci ontologique, la nostalgie écologique (et, plus simplement, l'arrogance anti-intellectuelle, la facilité formelle et le narcissisme paresseux). Cela veut dire que le geste de rompre est toujours à refaire, de la manière la plus volontariste et la plus froide qui soit. Ceux qui me semblent dignes d'intérêt dans la « situation contemporaine » (pour autant qu'on puisse en faire un minimum de synthèse) sont ceux qui renouent ces fils méthodiquement rétifs sur le métier d'écrire. Des Cadiot, il y a peu. Des Tarkos, tout récemment. Des Pennequin, aujourd'hui. Voilà. Le ronron dit « poésie », de toutes façons, se poursuit, à côté, toujours printanier, toujours gentiment ahuri, toujours vers librement insignifiant, toujours-déjà académiquement mou. Mais ça (ce qui ré-ouvre pour nous le monde fermé et abruti d'habitude) n'a pas lieu là, c'est tout.

N. Q. : – *Vous avez longtemps fait figure de « doux insensé s » (cependant que Sollers etc. se plaçait... ou même un Jacques Henric, avec Artpress). Comment, avec le recul, prenez-vous cette marginalisation (ni médias, ni institution) choisie/subie – et le regard forcément un brin condescendant qui a dû longtemps aller avec ?*

Ch. P. : – Ceux qui ont fait *TXT* étaient (1) des poètes, (2) provinciaux, (3) de milieu social modeste ou très modeste. Chacun de ces trois termes fait sens.

Poètes, ils étaient voués à la marginalité confidentielle habituelle à ce genre (et quelle que soient les distances qu'ils prirent par rapport à lui) ; eussent-ils été a priori *romanciers* (comme Sollers, comme Henric, voire même comme Guyotat) ou *essayistes* (comme tels philosophes dits alors *nouveaux*) que les

données de réception en eussent été changées nonobstant, même, l'excentricité de ce qu'ils auraient proposés.

Provinciaux, ils étaient aux marges du champ (absent du centre, ignorants de ses règles, hors de ses réseaux). Donc, dans une première phase en tout cas, assignés à la logique des dominés. Ce qui veut dire en l'occurrence : d'une part fascination scolaire (pour *Tel Quel*) et donc label dévaluant d'épigonat ; d'autre part effets de surenchère maximaliste par rapport au modèle (d'où label d'excès, de folie douce, d'irresponsabilité, d'irréversibilité, etc. – et marginalisation aggravée d'autant).

De milieu social modeste, ils ne vivaient pas (*primo*) de la littérature (c'est fatigant, mais gage de liberté). Ils ne disposaient pas (*deuzio*) de la connaissance des réseaux qui, à partir d'un certain niveau d'accès au champ, relèvent tous des opérations de contrôles et du dispositif des codes sociaux de la grande bourgeoisie. En outre (*tertio*), pour les mêmes raisons, ils n'étaient pas tombés d'emblée dans la « culture » (au contraire d'un Sollers, par exemple). Laquelle restait pour eux, quelle que fût la violence de leurs actions iconoclastes, un objet de désir, un vecteur d'émancipation. D'où des effets ambivalents de souci civique d'une part (pesamment pédagogique, concrètement militant), d'autre part de provocation anti-élitiste, anti-académique, etc (c'est tout le côté album zutique, mirliton jarryque, hydropathie carnavalesque, néo-dadaïste canularsque, etc, de *TXT*). Dans les deux cas (le sérieux civique / l'excentricité dérisoire, absconse et/ou obscène), c'est exactement ce dont ne veut pas la vie littéraire banale (elle préfère le narcissisme artiste, la désinvolture intellectuelle, les moyennes mesures de la frivolité habile, etc).

Voilà qui peut expliquer un peu la réception (ou son absence).

TXT n'a jamais fait grand chose pour passer des compromis avec le « milieu littéraire », assez souvent méprisable, comme vous savez, et en général peu fréquentable. C'était surtout gai, cet écart mi-subi mi-voulu : joyeusement féroce, pas déprimant du tout, à vrai dire. Au bout du compte, la revue a toujours pu paraître, pas si mal éditée que cela, quoique fort peu lue. Et ceux qui la faisaient ont fait et publié leur œuvre, souvent pas si secrète, pas si marginalisée finalement. Et sans avoir pour cela dû beaucoup céder de leurs exigences théoriques et formelles. On en dira pas autant de ceux qui ont su assez vite « se placer », comme vous dites : « il y a des lois », comme disait jadis l'un d'eux !.

N. Q. : – *Le sous-titre de la revue Fusées, pour laquelle vous travaillez aujourd'hui, est « littérature, gastronomie, télévision, etc. » : est-ce une manière de « jouer l'aggravation » ?*

Ch. P. : – Seulement si « aggravation » s'entend en référence à une proposition un peu provocante que ferait la revue *Fusées* (elle la fait effectivement) *d'atterrer* plus que jamais la prééminence sacralisée du sublime « poétique » : le sous-titre suggère que celui-ci ne vaut en vérité pas plus que la *littérature* plus profane, qui ne vaut pas mieux que le *cinéma*, qui ne vaut guère plus que la *télévision*, qui ne mérite pas plus de déférence (ni moins), ni moins de pensée (ni plus) que le *sport*, la *photographie* ou la *gastronomie*. C'est que *Fusées* doit à Baudelaire (outre son titre) l'idée qu'il y a à goûter et à comprendre une *modernité* faite de la somme des phénomènes stylisés mais impensés qui surgissent dans la confusion du présent. Et que ce sont ces phénomènes, saisis comme *gestes* (dessinés, écrits, peints, filmés, photographiés, etc) qu'il est intéressant de fixer et de penser, pour autant qu'ils nomment énigmatiquement notre monde, c'est-à-dire fondent des formes encore non intégrées au lieu symbolique commun.

Mais *Fusées* n'a heureusement rien à voir avec ce que fut *TXT*. Pas de bulldozer théorique fonceur. Pas de corpus intellectuel tout armé, à défendre et à illustrer. Au pouvoir : le pari du simple goût, l'amitié comme mode d'échange privilégié, l'amour de la découverte, de la diversité, d'une certaine rapidité joyeuse, la volonté de présenter luxueusement les productions les plus marginales...

Je me sentais responsable (et donc coupable, souvent) de TOUT ce que publiait *TXT*. Pas de ce que publie *Fusées*, qui doit son existence et l'essentiel de ses sommaires d'abord aux curiosités et aux goûts de Mathias Pérez, ensuite à la diversité des centres d'intérêt de ceux qui travaillent pour cette revue.

Tout cela est plutôt roboratif et... dé-fatigant, pour la tête.

Dit autrement : à *TXT* je faisais de la muscu ; à *Fusées*, ce sont des exercices d'assouplissement. Questions d'âge – et question d'époque.